

Juke-box non autorisé

Je disais l'autre jour à mon psy... Mauvais début. Très mauvais début. Ce que je dis à mon psy ne regarde personne. Shoot again. Je me disais l'autre jour : quelle drôle d'ironie de me retrouver sur scène avec Florent et Valérie pour jouer et chanter notre spectacle, *Frère animal* ; moi qui pensais avoir laissé la musique derrière moi... Si l'on m'avait dit ça à mon arrivée à Paris...

Pour tout dire, je n'osais même plus parler de musique après ces dix ans d'écriture et de publications ; ou plus exactement : je n'osais plus parler de mon vrai rapport à la musique. Etant entendu qu'on est toujours plus ou moins soupçonné d'incompétence, en France, lorsqu'on navigue entre plusieurs disciplines artistiques. Mieux vaut rester dans son rang. Oui, j'avais sagement intériorisé le diktat : « Peut pas tout avoir, peut pas tout faire, restez où vous êtes, vos papiers », alors je suis resté où j'étais, j'ai creusé mon sillon, celui des romans, pas plus mal, chaque chose en son temps, dira-t-on, et je me suis employé à « oublier » que j'avais passé toute mon adolescence à faire de la musique et à chanter, j'ai appris à omettre en public que j'en avais le goût, me contentant tout au plus d'invoquer des « influences » musicales dans mon écriture. Mais : refoulé, puis défoulé, c'en est fait, me voilà à l'occasion de *Frère animal* en train d'exhumer ce qui m'a tant occupé dans ma chambre d'adolescent : non, il n'y avait pas que l'écriture dans cette chambre de province, il y avait aussi la musique.

C'est mon grand-père maternel – le musicien de la famille – qui m'a transmis le goût pour les cordes sensibles, celles du piano en l'occurrence. Il a passé des heures à me faire apprendre les partitions que ma vieille prof aux cheveux violets me demandait de jouer. Ça fleurait bon la poussière chez ma vieille prof violette et je n'avais jamais droit qu'à jouer du Chopin au prétexte que j'avais de grandes mains : « *Je n'ai que vous parmi mes élèves pour jouer ça.* » Alors je jouais du Chopin. Je me rappelle avoir débarqué chez elle un jour avec une partition de Gainsbourg et avoir pris en retour un affreux *läius* le concernant (ma prof violette poussait évidemment la détestation jusqu'au jazz). Je n'ai pas bronché à l'époque, j'ai continué à martyriser Chopin, j'ai d'ailleurs intitulé l'une de mes premières nouvelles (non publiée, Dieu merci) : « Je m'inquiète pour Chopin ». Peux plus vraiment l'écouter aujourd'hui... Bach et ses partitas (que je ne réussirai jamais à jouer) l'ont détrôné.

J'ai eu une vie musicale clandestine pendant ces années de formation chez la prof violette. Impossible en effet de lui parler des synthétiseurs aux sonorités new wave que je ne manquais jamais de commander pour les fêtes et mon anniversaire, et ces heures rivé aux claviers à tenter de singer à la virgule près tous les morceaux de Depeche Mode ; le tout : au casque bien sûr (comme si la solitude bienheureuse et secrète de l'écriture pouvait se transposer en musique) ; mon piano me trahissait auprès de mes parents (quelle patience, ils ont eue... !) et mon chant approximatif aussi (allez imiter le chanteur de Depeche Mode au moment où votre voix est en train de muer !). J'ai perdu pas mal d'audition à force de faire hurler le casque mais ça m'arrange : je n'entends depuis que ce que je veux bien entendre.

J'ai eu, disais-je, une vie musicale clandestine, d'autant plus impérieuse pendant les années collège et lycée. Je revois ces garçons férus de Cure qui débarquaient dans la cour les ongles noircis au vernis et les lèvres rouges... Je ne comprenais rien à Cure, pour moi il était entendu que les garçons avaient le droit de pleurer (je n'aurais jamais pensé à aller chercher un quelconque second degré dans une chanson anglaise) et j'avais eu bien assez de leurs soupirs affligés lorsque j'avais brandi le magnifique « Cheyenne Automne » de Murat. « *C'est quoi cette voix de tapette ?!* » Sans appel. Je repasserai. Et je continuerai à écouter Murat. Je ne suis pas un garçon pop, je crois. Pas pop anglaise, en tout cas. Vous ne m'en voudrez pas ? Je crois en effet que c'est la thématique de ce numéro de *Mixte*... Mais voilà, je ne peux pas m'empêcher, à mon corps défendant, d'être un peu dissident.

Aujourd'hui je ne comprends toujours pas grand-chose à la musique festive (« divertissez-nous par pitié, faites-nous danser ! »), le retour de la disco, de Claude François, des stars déchues des années 80, tant pis, je me suis fabriqué un abri avec Autour de Lucie, Dominique A et Florent Marchet, mon fameux frère animal.

Et comment évoquer ici la musique autrement qu'en vrac, maintenant que j'ai déterré ce qui ne forgera même pas la matière d'un cadavre puisque c'est du vivant, maintenant que je n'ai plus peur de parler de musique sans minimiser l'affaire ? Il fallait une vraie rencontre manifestement pour que j'ose reposer mes mains sur un clavier et assumer qu'un écrivain aime chanter sur une scène (hommage appuyé à Florent donc). Je ne suis pas peu fier d'avoir retrouvé cette amie de longue date, car c'est comme une part de moi que j'avais enfermé à la cave. Mais peut-être n'aurions pas été prêts à nous retrouver avant cela. Il ne faut pas forcer les histoires sous peine de les voir terminer en mariage forcé. Juste attendre qu'elles arrivent. C'est chose faite. Engagée tout du moins. De tout ça, mon psy n'en pense que du bien.

Arnaud CATHRINE